
PQ
2380
P2M58
1888
UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY





# LE MONDE
# OU L'ON S'AMUSE

COMÉDIE

Représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Gymnase
le 11 novembre 1868.



CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

---

DU MÊME AUTEUR :

L'AGE INGRAT, comédie en trois actes.
L'AUTRE MOTIF, comédie en un acte.
LE CHEVALIER TRUMEAU, comédie en un acte, en vers.
LE DÉPART, poésie dite sur la scène du Théâtre-Français.
LE DERNIER QUARTIER, comédie en deux actes, en vers.
L'ÉTINCELLE, comédie en un acte.
LES FAUX MÉNAGES, comédie en quatre actes, en vers.
HÉLÈNE, tragédie bourgeoise, en trois actes, en vers.
LE MONDE OU L'ON S'ENNUIE, comédie en trois actes.
LE MUR MITOYEN, comédie en deux actes, en vers.
LE PARASITE, comédie en un acte, en vers.
PENDANT LE BAL, comédie en un acte, en vers.
PETITE PLUIE, comédie en un acte.
PRIÈRE POUR LA FRANCE, poème dit sur la scène du Théâtre-Français.
LE SECOND MOUVEMENT, comédie en trois actes, en vers.
LA SOURIS, comédie en trois actes.

---

AMOURS ET HAINES, un volume.
DISCOURS ACADÉMIQUES, un volume.
LES PARASITES, un volume.
LE THÉATRE CHEZ MADAME, un volume.

---

Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2.

# LE MONDE
# OU L'ON S'AMUSE

COMÉDIE EN UN ACTE

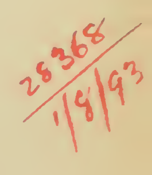
EN PROSE

PAR

ÉDOUARD PAILLERON

SIXIÈME ÉDITION




PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1888

# PERSONNAGES

| | | |
|---|---|---|
| LE COMTE de BUSSAC, oncle de Paul... | MM. | RAVEL. |
| GASTON DE VÉRET, ami de Paul....... | | LANDROL. |
| PAUL DE BUSSAC........................ | | POREL. |
| LE BARON BRUNNER.................. | | BLAISOT. |
| M. DE CASTELJAC...................... | | VICTORIN. |
| LA BARONNE BRUNNER.... .......... | Mes | PIERSON. |
| Mme NUNEZ.............................. | | ANGELO. |
| Mme DE BRYAS........................... | | MAGNIER. |
| MARIETTE, femme de chambre de la baronne. | | DUNOYER. |
| EDMOND, coiffeur........................ | MM. | FRANCÈS. |
| BENOIT, domestique................ ..... | | ALPHONSE. |
| JOSEPH, domestiuue...................... | | ISMAEL. |

# LE MONDE
# OU L'ON S'AMUSE

Un boudoir élégant, toilette duchesse à droite et de profil. — La baronne, assise devant, avec un peignoir sur l'épaule; — le coiffeur derrière elle, Mariette à côté, faisant face au spectateur.— A gauche cheminée et canapé. — A droite, porte. — Au fond, piano et glace, sans tain couverte d'un store, — Dans les angles, portes donnant sur un salon.

## SCÈNE PREMIÈRE

### LA BARONNE, LE COIFFEUR, MARIETTE *.

LA BARONNE.

Il est neuf heures, monsieur Edmond, et les domestiques ont besoin de ce boudoir pour le bal.

LE COIFFEUR.

Je me hâte, madame la baronne, je me hâte. Madame a les cheveux si longs, si épais... (A Mariette.) Veuillez me donner le démêloir, mademoiselle, pas celui-là, l'autre... Je vous remercie bien des fois.

LA BARONNE.

Ah ! mon Dieu ! Est-ce que vous m'allez crêper les cheveux !

* Le coiffeur, la baronne, Mariette.

LE COIFFEUR.

Moi, madame ! madame m'afflige véritablement. Je ne crêpe jamais, madame, jamais ! (A Mariette.) Mademoiselle, le peigne à lisser, je vous prie... mille grâces !... (A la Baronne.) J'attirerai l'attention de madame sur la coiffure que j'ai l'honneur de lui disposer en ce moment... Le chignon très-élevé et, pour ainsi dire, sincipital, avec un ruissellement de boucles retombant très-bas sur les épaules, les bandeaux crespelés et une fleur, une simple fleur piquée sur le côté. C'est une coiffure de haute parure et tout à fait inédite. Je l'ai obtenue ce matin seulement; je ne regrette pas mes veilles.

LA BARONNE.

Vous avez apporté votre carton ?

LE COIFFEUR, à Mariette.

Mademoiselle, sur le piano.

Mariette l'apporte à la baronne.

LA BARONNE.

Voyons cela.

LE COIFFEUR.

De quelle couleur est la toilette de madame?

LA BARONNE.

Bleue...

LE COIFFEUR.

J'oserai donc conseiller à madame cette touffe d'églantine, j'en ai fourni l'autre jour une parure complète à mademoiselle Léonard, du Théâtre-Français.

LA BARONNE.

Ah ! vous coiffez mademoiselle Léonard ?...

LE COIFFEUR.

Elle m'est revenue, oui, madame. (A Mariette.) Mademoiselle, le petit miroir un peu plus haut, s'il vous plaît. Mille grâces ! (A la baronne.) Elle m'avait quitté une fois, une seule, et pour Alexis ! Alexis ! un homme qui coiffe tout le monde, un praticien, il est vrai, un artiste qui a de l'acquit, j'en conviens, mais pas de distinction, madame, pas la moindre distinction. C'était à la première d'un ouvrage important, mademoiselle Léonard y jouait le rôle principal. La marquise d'Espard...

une marquise! et elle prend Alexis!... Du reste, la pièce n'a eu aucun succès!... Pardon, il me semble qu'on a frappé ?

LA BARONNE, à Mariette.

C'est sans doute M. Paul de Bussac, laissez entrer *.

MARIETTE, entr'ouvrant la porte de l'angle à gauche.

Madame, c'est M. le baron!

LA BARONNE.

Mon mari! mais je ne peux pas le recevoir. Je ne suis pas vêtue.

MARIETTE.

M. le baron demande si madame a vu M. Paul aujourd'hui?

LA BARONNE.

Mais non, pas depuis deux jours, vous le savez bien.

Mariette rend la réponse et repousse la porte.

LE COIFFEUR.

Madame remarquera que je ris.

LA BARONNE.

Et pourquoi riez-vous, monsieur Edmond?

LE COIFFEUR **.

C'est qu'il m'est arrivé, il y a peu de temps, une histoire étrange dans des circonstances analogues. (A Mariette.) Mademoiselle, veuillez poser votre main ici, non!... plus bas... là, très-bien!... (A la baronne.) Je donnais à... une dame que je ne nommerai pas, des soins qu'elle a tout intérêt à dérober aux regards.

LA BARONNE.

Madame Nunez?

LE COIFFEUR.

Oh! madame. Un coiffeur est un confesseur. Comme j'avais l'honneur de vous le dire, je coiffais cette dame, dont le principe capillaire est fort affaibli pour ne pas dire plus, et juste au moment où je mariais la fable avec la vérité, la porte s'ouvre, le colonel entre brusquement...

* Mariette, le coiffeur, la baronne.

** Le coiffeur, la baronne, Mariette.

LA BARONNE.

Ah ! le colonel ! C'est Pépita, j'en étais sûre. Elle a trop de cheveux pour en avoir assez !

LE COIFFEUR.

Ah ! mon Dieu ! quel lapsus inpardonnable ! Une si bonne cliente ! une liaison si ancienne et si respectable !

LA BARONNE.

Le colonel entre brusquement ?...

LE COIFFEUR.

Il entre brusquement, la dame se lève effrayée, et... ses cheveux me restent dans la main. Vous concevez ma position.

LA BARONNE.

Et la sienne aussi... Avez-vous terminé ?

LE COIFFEUR.

Je me hâte, madame, je me hâte. En vérité, je ne sais qu'une chevelure pour être aussi abondante... Encore est-elle brune, c'est-à-dire, moins fine. C'est celle de madame de Véret, la sœur de M. Gaston.

LA BARONNE.

Aïe ! faites donc attention, vous m'épilez !

LE COIFFEUR.

Est-il possible ! je suis désolé. Madame aura fait un mouvement. (A Mariette.) Mademoiselle, les fleurs, je vous prie... je suis désolé néanmoins... un jeune homme charmant et qui a eu de singulières aventures. Madame le connaît assurément.

LA BARONNE.

Non !

MARIETTE.

Mais, madame, c'est...

LA BARONNE, l'interrompant.

Et quelles aventures ?

LE COIFFEUR.

Quelles ?... Ah ! pardon, je ne suivais point, mais les plus singulières... Il y a surtout une certaine histoire de bal d'Opéra !...

LA BARONNE.

Aïe!...

LE COIFFEUR *.

Encore, mais c'est donc une fatalité ?

MARIETTE, à la porte à gauche.

Voici M. Paul, madame.

LA BARONNE se levant.

Cela est suffisant. Vous pouvez partir.

LE COIFFEUR, rassemblant ses ustensiles à la hâte

C'est moi qui suis votre obligé... Mon Dieu, je suis un peu pressé, on m'attend à l'autre bout de Paris à neuf heures, il en est bientôt dix. J'ai un cheval qui marche fort bien, il est vrai... Madame, je suis... Ah! j'oubliais mon carton... Madame, je suis votre humble serviteur.

Il sort. La baronne ôte son peignoir et paraît en toilette de bal. Mariette l'aide à arranger sa robe et lui donne différents soins de toilette pendant la scène suivante.

## SCÈNE II

### LA BARONNE, MARIETTE, LE BARON PAUL.

Ils entrent par l'angle à gauche.

LE BARON.

Le voilà, le transfuge, le voilà! Baronne, je vous l'amène pieds et poings liés!

PAUL, saluant.

Madame

LE BARON.

Ah çà! mon cher, voilà deux jours que l'on vous cherche; qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

LA BARONNE.

Les affaires, n'est-ce pas, monsieur de Bussac ?

* Mariette, le coiffeur, la baronne.

LE BARON.

Les affaires? ce n'est pas une raison cela. Figurez-vous qu'il est invisible. Je vais au cercle, monsieur n'est pas venu. Je vais chez lui, monsieur est sorti. Je rentre chez moi, on n'a pas vu monsieur! C'est inconcevable *.

LA BARONNE.

Il faut de temps à autre laisser monsieur de Bussac se reposer de notre amitié, qui est peut-être un peu lourde.

LE BARON.

Bravo! c'est cela! ma chère, soyez sans pitié. Il se dérange positivement. Ce voyage, il y a un mois, ces absences depuis son retour... Ajoutez qu'il nous abandonne un jour de bal, et qu'il nous arrive à dix heures comme un invité! Mais, malheureux, le tapissier vous appelait à cors et à cris! Benoît ne savait où donner de la tête. Rien ne va quand vous n'êtes pas là. Vous ne l'ignorez pas. Moi, je n'entends rien à ces choses et suis habitué à compter sur vous.

PAUL.

Mon Dieu, il m'est arrivé des parents, un oncle... J'aurai même l'honneur de vous le présenter ce soir, si vous le permettez.

LE BARON.

Si nous le permettons! Il est superbe! Qu'est-ce que c'est que cet oncle-là?

LA BARONNE.

Celui chez qui M. de Bussac a chassé si longuement cette année, sans doute.

PAUL.

Est-ce un reproche?

LA BARONNE.

Un regret tout au plus.

LE BARON.

Si! si! c'est un reproche. Et voilà votre excuse! Elle est jolie. Un parent! un parent! mais les amis avant tout, mon cher, les amis sont les parents que l'on prend...

* Mariette, la baronne, le baron, Paul.

LA BARONNE

Et que l'on quitte, baron, vous oubliez cela.

PAUL.

Oh ! madame...

LE BARON.

C'est cela, ma chère, pas de quartier ! Ah çà ! voyons, parlons sérieusement. Et mon procès? Avez-vous vu mon avocat? Je suis sûr qu'il n'a seulement pas vu mon avocat.

PAUL.

En effet, je n'ai pu...

LE BARON.

Quand je vous le disais ! Décidément il devient impossible. Eh bien ! je l'ai vu moi. Il faut que vous soyez chez l'avoué demain à deux heures.

PAUL.

Mais je ne sais...

LE BARON.

Oh ! il n'y a pas à dire, il le faut. Les Rédeville seront là. Ce sera extrêmement curieux... Figurez-vous que j'ai retrouvé un mémoire qui remonte à 1704, et qui établit péremptoirement que mon cours d'eau...

LA BARONNE.

Baron !...

LE BARON.

Oui, pardon. (Bas à Paul). Que mon cours d'eau n'a jamais, mais jamais appartenu aux Rédeville... C'est décisif... Tenez, figurez-vous que ceci est le ruisseau... vous m'écoutez?

PAUL, à part.

Oh ! le procès Rédeville !

LA BARONNE, au baron.

Voyons, monsieur.

LE BARON.

Au fait, je vais chercher ce mémoire. Faites votre paix avec ma femme pendant ce temps-là. Je suis à vous. C'est extrêmement curieux, vous allez voir... Ah ! coureur : ne le ménagez pas, baronne.

Il sort à droite ; Mariette, par l'angle à droite.

## SCÈNE III

LA BARONNE, *devant la glace.* PAUL.

LA BARONNE.

Pourquoi n'êtes-vous pas venu dîner, mon ami ?

PAUL.

Madame, écoutez-moi.

LA BARONNE

Je ne veux rien entendre. Plus indulgente que celle du baron, mon amitié s'arrête à l'importunité : seulement tâchez d'être moins rare, je vous en prie.

*Elle va pour sortir.*

PAUL

Madame, il...

LA BARONNE

Ce que je vous en dis, c'est moins pour moi que pour lui, qui depuis hier vous demande à tous les échos. Vous absent, il est comme s'il n'était pas. Vous le négligez réellement trop depuis quelque temps, mon ami. Après tout, c'est un excellent homme, et vous lui devez bien quelques égards. (*Paul va pour parler.*) Chut ! à tout à l'heure.

PAUL

Madame, il faut que je vous parle.

LA BARONNE

Non ! non ! A tout à l'heure.

*Elle sort par la gauche.*

PAUL, *seul après un instant se frappant le front.*

Que faire? mon Dieu, que faire?

## SCÈNE IV

PAUL, MARIETTE, JOSEPH.

MARIETTE

Benoît fait demander à monsieur si l'on peut allumer.

PAUL.

Comment! si l'on peut... est-ce que cela me regarde? Que voulez-vous donc?

MARIETTE.

C'est que le fleuriste voudrait aussi parler à monsieur à cause de la serre.

PAUL.

Ah çà! ma chère enfant, qu'est-ce que tout cela veut dire? Est-ce que je suis le maître ici, décidément!

MARIETTE.

Dame, monsieur, je ne sais pas, moi .. D'habitude...

PAUL.

C'est bon, sortez. (Ils sortent emportant la toilette. — A part.) Allons! il était temps, je tournais à l'intendant.

UN DOMESTIQUE, entrant, angle à gauche.

On demande monsieur de Bussac...

PAUL, en colère.

Encore! Ah çà! mais... (Apercevant Gaston.) Gaston! toi ici! c'est un coup du ciel! (Au domestique.) Laissez-nous!

Le domestique sort.

## SCÈNE V

### PAUL, GASTON*.

GASTON.

Laissez-nous! Comme il dit cela! C'est à monsieur le baron Brunner que j'ai l'honneur?...

PAUL.

Gaston, pour Dieu! ne ris pas, il n'y a pas de quoi rire.

GASTON.

Eh bien! mon ami, gémissons, je ne demande pas mieux, moi! est-ce pour cela que tu m'as fait inviter?

PAUL.

Moi, je t'ai fait inviter?

* Gaston, Paul.

GASTON.

Et qui donc alors? Ce n'est pas le baron, je l'ai vu au cercle tantôt, il n'en savait rien ; ni la baronne, je ne la connais pas.

PAUL.

Qu'importe, te voilà. Tu viens à point. Je cherchais un homme

GASTON; ils s'asseyent sur le canapé.

Tiens, et moi qui cherche une femme. Dis donc : tu ne connaîtrais pas une femme du monde qui a été au bal de l'Opéra, il y a un mois, en domino bleu ?

PAUL.

Il y a un mois j'étais en voyage, tu le sais bien. Voyons, Gaston, sois sérieux, ce que j'ai à te dire est grave.

GASTON.

Qu'est-ce qui t'arrive? le mari sait tout? ton tailleur t'a raté un pantalon ? elle te trompe ? on t'a pris pour la garde nationale? Alors tu ne peux pas me donner des renseignements sur mon domino bleu ?

PAUL.

Eh ! il s'agit bien de cela !

GASTON.

Mais il ne s'agit que de cela. Je ne suis venu que pour cela. Tu sais bien que j'ai le monde en horreur. Il est vrai que celui-ci... Enfin c'est égal, c'est encore le monde... Oh ! le monde ! oh ! (Il se lève.) Les faux compliments ! les faux sourires ! les banalités fades ! les bons mots rancis ! et le monsieur qui parle devant la cheminée ! et la dame qui a une belle voix ! et le jeune homme qui lit des vers ! * Ah ! mais non ! j'aime mieux la mauvaise compagnie, je dis la très-mauvaise ! au moins là on dit ce qu'on pense et on fait ce qu'on dit ! et si on rit, c'est qu'il y a de quoi.

PAUL, se levant.

Mais encore une fois...

GASTON.

Là-dessus, tu le comprends, ma sœur me querelle. «Vous

* Paul, Gaston.

vous perdez, mon frère ! Non, ma sœur, je me retrouve. On ne vous voit jamais dans mon salon, mon frère. Rarement, ma sœur, c'est tout ce que je peux faire pour lui. «Tu ne connais pas le salon de ma sœur, toi? Politique et littéraire et hebdomadaire aussi, s'ouvrant le vendredi, un jour maigre! Tous les hommes sont chauves, toutes les femmes sont vieilles, à part deux ou trois qui portent des robes montantes couleur carmélite pour se faire pardonner. Et les traquenards, mon cher, elles sont pleines d'embûches, ces vertus-là. Et tiens, l'autre soir... il y a une amie de ma sœur qui est fort dévote et qui veut me convertir, moi aussi... L'autre soir... une jeune, bien entendu, et très-jolie. Elle a une robe carmélite, il est vrai, mais elle est très-jolie. L'autre soir, nous causions ensemble... nous causons souvent ensemble... j'essayais de lui prouver théologalement qu'il n'y a pas qu'une passion qui soit un article de foi, que l'espérance est une vertu qu'on ne peut, sans pécher, ravir au pécheur, et que l'amour est la charité du cœur. J'étais éloquent, elle était émue, cela allait très-bien, je t'assure qu'elle était émue. Tout à coup son mari vient à nous, elle se lève et m'insinue un petit papier dans la main avec un sourire, oh ! mais un sourire qui glisse silencieusement sur ses lèvres comme dans ses anneaux glisse un verrou doré. Je prends mon temps, je m'esquive avec mon trésor, et dans un salon écarté, le cœur palpitant, la main tremblante, j'ouvre le papier mystérieux « Loterie pour les pauvres, » vingt francs !

PAUL.

Gaston ! veux-tu me rendre un grand service ?

GASTON, boutonnant son habit et se reculant.

Ah çà ! dis donc ! toi aussi ?

PAUL.

Eh ! non, il ne s'agit pas d'argent, sois donc sérieux pendant dix minutes. Voyons, donne-moi dix minutes.

GASTON, déboutonnant son habit.

Oh çà ! oui.

PAUL.

C'est qu'en vérité... le temps me presse et je ne sais par où commencer.

GASTON.

Commence par la fin.

PAUL, bas.

Eh bien!. Je vais me marier.

GASTON.

Je comprends tout! Ah! mon pauvre ami, comment cela t'est-il arrivé?

PAUL.

Écoute, lorsqu'il y a quatre ans j'aimai la baronne, je ne t'ai rien caché.

GASTON.

Non, oh! non, tu n'as rien caché à personne.

PAUL.

Eh! mon cher, le bonheur est bavard. Songe donc, une femme charmante...

GASTON

Un mari commode...

PAUL.

Un amour que tout me faisait croire éternel...

GASTON.

Et une bonne maison!

PAUL.

Comment ce lien si léger est-il devenu si pesant?...

GASTON.

Comment? il est inouï! Le mari s'ennuie, il prend la place du mari, et il demande..

PAUL.

Gaston! Gaston.!

GASTON.

Oui, fais comme ma sœur, dis-moi que je suis mal élevé, et continue.

PAUL.

Le fait est que la situation est devenue intolérable. Il faut accompagner madame, il faut écouter monsieur. Oh! lui, c'est

lui, surtout! Il m'entoure d'amitié! Il me comble de soins! Il m'attend pour dîner! Il vient me réveiller chez moi! Il me fait jouer au whist! Il m'assassine de sa confiance! Il me dit tout! Il me le répète même! il m'accable de missions...

GASTON.

Qui sont des commissions. Tiens, écoute donc, ce sont les charges des fruits.

PAUL.

Il y a surtout un certain procès Rédeville! Ah! tu es toujours au conseil d'État?

GASTON.

Toujours, non, mais quelquefois... A quel propos?...

PAUL.

Tu le sauras tout à l'heure, j'arrive à mon mariage. Il y a deux mois je pris enfin des vacances; depuis quatre ans, je n'étais pas sorti... sans escorte. J'allai chez mon oncle, en Dauphiné.

GASTON.

Et là, tu vis...

PAUL.

Là, je revis Blanche, ma cousine.

GASTON.

Sa cousine! Est-ce assez Gymnase!

PAUL.

Ah! mon ami. Un ange!

GASTON.

Un ange! Oui! très-bien! Ce sont toujours des anges... Quel malheur d'en faire des femmes!

PAUL.

Tu ne la connais pas, je te pardonne. A sa vue...

GASTON.

Ne fais donc pas de copie! Tu deviens rêveur, elle devient songeuse; un jour, vous êtes seuls, elle tient une fleur, tu la lui demandes, elle ne la refuse pas et tu tombes à ses genoux... Je connais mes classiques.

PAUL.

Quand j'allai tout dire à mon oncle...

GASTON.

Qui savait tout du reste.

PAUL.

Mais non !

GASTON.

Mais si !

PAUL.

Il m'assura que cette union était le plus cher de ses désirs.

GASTON.

Tu vois bien.

PAUL.

Je ne mets à mon consentement qu'une condition, me dit-il, c'est que je ne trouverai dans ta vie, ni amours voyantes, ni attachement sérieux, ni scandale, ni habitude, ou je romps net.

GASTON.

Holà !

PAUL.

Je ne te demanderai aucune confidence, poursuivit-il, j'agirai seul. Fie-toi à mon tact pour ne compromettre ni toi ni personne. Dans deux mois je serai à Paris et je ferai mes recherches.

GASTON.

Eh bien ?

PAUL.

Eh bien ! il est à Paris.

GASTON.

Un mois trop tôt ! C'est un oncle qui avance.

PAUL.

Il est chez moi depuis ce matin. Il ne m'a pas quitté un instant. Je viens de lui échapper, mais il me suit. Il a appris qu'il y avait bal ici ce soir, et il a exigé que je le présentasse.

GASTON.

Sais-tu ce que je ferais à ta place ? Je lui dirais tout.

PAUL.

Y songes-tu ! un vieillard ! un provincial ! Il doit être blindé de principes ! Il reprendrait le train immédiatement.

GASTON.

Ah ! maladroit ! Et tu avais trois semaines pour rompre, mais c'était vingt jours de trop !

PAUL.

Eh ! pouvais-je me douter qu'il arriverait ainsi à l'improviste, et d'ailleurs, crois-tu donc que je n'aie pas essayé, et que l'on en finisse avec une liaison de quatre années comme avec une amourette ? Il y a l'habitude, il y a une certaine pudeur... que te dirai-je? Tiens ! la baronne porte rivé à son bras un bracelet avec deux noms et une date. Chacun de nous en a la clé, et il était convenu que celui des deux qui voudrait rompre l'ouvrirait brutalement.

GASTON.

Mademoiselle de Belle-Isle, *le sequin*, acte premier, scène trois. Je connais cela !

PAUL.

Oui ! cela te paraît facile, n'est-ce pas? Eh bien ! je n'ai pas osé. Vingt fois, j'ai roulé dans ma main cette maudite clé ! et j'ai reculé vingt fois. Que veux-tu? timidité ou délicatesse, le fait est que je n'ai pas osé.

GASTON.

Ah çà ! mais qu'est-ce que tu veux que j'y fasse, moi ?

PAUL.

Ce que je veux ?... Écoute... Chut ! quelqu'un.

## SCÈNE VI

### Les Mêmes, BENOIT, JOSEPH*.

BENOIT.

Monsieur, peut-on ranger cette pièce?

PAUL.

Oui, Benoît, oui. (A Gaston.) Tu vois où j'en suis. Ah! Benoît?

* Gaston, Paul, le baron.

BENOIT.

Monsieur!

PAUL.

Si dans le courant de la soirée vous avez besoin d'ordres, vous ou quelqu'un de vos camarades, adressez-vous à M. Gaston de Véret, mon ami, qui veut bien se charger de ces soins...

GASTON.

Ah çà! mais, dis donc?

PAUL.

Chut! C'est entendu, n'est-ce pas, Benoît?

BENOIT.

Oui, monsieur.

Les domestiques ont commencé à allumer les bougies et à ranger les meubles. Ils continuent ainsi quelques minutes encore et sortent laissant les portes ouvertes et le store levé. On aperçoit les salons éclairés.

GASTON *.

Tu vas m'expliquer, je l'espère...

PAUL.

Comment, tu n'as pas compris? Mais, mon ami, si mon oncle apprend la vérité, je suis perdu. Il est vieux, il est de province, il ne doit pas être fort. Il faut lui donner le change. Il faut que tu prennes ma place et que pour tout le monde, ce soir, tu sois l'ami de la maison.

GASTON.

Ah! parbleu, voilà une....

PAUL.

Rien que pour ce soir, cette soirée gagnée, tout est gagné, Gaston, mon vieux camarade, mon ami, je t'en supplie.

GASTON.

Il est magnifique... Est-elle jolie au moins la baronne?

PAUL.

Eh! il n'y a pas à s'occuper de la femme, mais du mari, rien que du mari.

GASTON.

Ah! mais non, alors!

* Paul, Gaston

PAUL.

C'est le baron, c'est lui seul que je crains, il est d'une imprudence !

GASTON.

Tu as peur qu'il ne te compromette; sais-tu que tu veux me faire jouer un fort sot personnage ?

PAUL.

Voyons, Gaston, le sacrifice est-il si grand ? Il voudra faire un whist? eh bien ! mon ami, tu feras un petit whist. Il te parlera du procès Rédeville? eh bien ! mon ami, tu écouteras le procès Rédeville ou tu ne l'écouteras pas. Tu penseras à autre chose. Pour une soirée, que t'importe? Voilà quatre ans que je l'entends, moi !

GASTON*.

Mais toi, tu as des compensations.

PAUL.

Tu es avocat, tu lui donneras la réplique, tu te figureras que tu es au conseil d'État.

GASTON.

Si tu crois que c'est engageant.

PAUL.

Mais il s'agit du bonheur de ma vie ! Gaston, mon petit Gaston ! allons, un bon mouvement. Ah ! tu es attendri, je le vois, tu consens... Merci ! merci.

GASTON.

Un instant !

## SCÈNE VII

PAUL, GASTON, LE BARON**, un gros manuscrit à la main.

PAUL.

Arrivez, baron, on vous réclame ici.

* Paul, Gaston.

** Paul, Gaston, le baron.

LE BARON.

Ah! c'est monsieur de Véret, excusez-moi, mon cher monsieur, je croyais la baronne avec vous, je vais dire...

PAUL, le retenant.

Attendez! nous parlions de votre procès.

LE BARON.

Rédeville?

GASTON, cherchant à s'esquiver.

Je pense qu'il serait convenable avant tout. .

PAUL, le ramenant.

Attends! Vous ignoriez, baron, que Gaston fût versé dans l'étude des lois : je vous le donne pour un conseil excellent.

LE BARON.

Ah bah!

GASTON.

Oh! excellent, c'est-à-dire...

PAUL.

Un juriste expert. Mettez-le donc au courant de votre affaire *. Il brûle d'être mis au courant de votre affaire.

GASTON, bas à Paul.

Toi! tu me payeras cela.

LE BARON, lui prenant les mains avec effusion.

Mais en deux mots, mon ami, en deux mots. Ce cher de Véret. Eh! parbleu, je vais vous lire mon mémoire.

GASTON, effrayé.

Un palimpseste! (Au baron.) Mon Dieu, c'est que cela va vous prendre bien du temps.

LE BARON ET PAUL.

Mais non! mais non!

LE BARON.

Nous avons toute la soirée.

GASTON.

Toute la soirée (Bas à Paul.) Misérable! (A part.) Ah! sauvé! (Haut.) Madame la baronne, je pense.

La baronne paraît au fond causant avec une dame.

* Paul, Gaston, le baron.

LE BARON.

Et madame Nunez. Je vais vous présenter c'est l'affaire de deux minutes, rassurez-vous.

GASTON, bas à Paul.

Ah ! double traître !

PAUL, suppliant.

Mon petit Gaston.

## SCÈNE VIII

PAUL, GASTON, LE BARON, LA BARONNE, MADAME NUNEZ*.

MADAME NUNEZ.

Bonsoir, baron, bonsoir monsieur de Bussac.

LE BARON.

Madame ! (A la baronne.) M. le marquis Gaston de Véret, ma chère, un de nos premiers juristes et de mes bons amis.

GASTON, saluant**.

Madame ! (A part.) Elle est charmante... Encore si c'était elle qu'il s'agît d'occuper !

MADAME NUNEZ, à Gaston.

Vous, c'est vous ! comment, baronne, vous recevez M. de Véret, mais c'est un homme affreux.

GASTON.

Prenez garde, madame, vous allez me rendre fat.

MADAME NUNEZ.

Un coureur de coulisses, il va vous compromettre horriblement (A Gaston.) Pourquoi ne vous voit-on plus chez moi, vous ?

GASTON.

Le colonel se porte bien, madame ?

* Gaston, Paul, Mme Nunez, la baronne, le baron.

** Gaston, la baronne, Mme Nunez. (Paul et le baron remontent.

MADAME NUNEZ.

Je suis sûre que vous avez peur d'y rencontrer madame Oliva. Figurez-vous, ma chère, que madame Oliva est folle de lui. Un drôle de goût, n'est-ce pas? une veuve comme moi, et jeune, et belle, et riche !... Vous ne voulez pas l'épousera lors, décidément ?

GASTON.

Oh ! madame ! qu'est-ce que je vous ai fait ?

MADAME NUNEZ.

Est-il assez insolent ! Allez, allez, elle s'est mis en tête que vous l'épouseriez, et vous l'épouserez, elle trouvera un moyen.

GASTON.

Oh ! à moins d'employer le chloroforme.

MADAME NUNEZ.

Vous avez tort, mon cher, c'est une femme qui gagne beaucoup à être connue.

GASTON.

Oui, beaucoup. On le sait bien.

La baronne remonte.

MADAME NUNEZ.

Comment l'entendez-vous ? Il se croit toujours avec ses lorettes, ma parole d'honneur... Ah çà ! c'est toujours le jeudi que je reçois tout le monde, vous le savez.

GASTON.

Merci, madame, j'irai le mercredi.

MADAME NUNEZ.

Essayez un peu. Dites donc, et votre domino bleu?

GASTON.

Ah ! madame, vous connaissez...

MADAME NUNEZ.

L'histoire du domino bleu, qui ne la connaît pas ?

GASTON.

Vous savez son nom peut-être !

MADAME NUNEZ.

Peut-être ?

GASTON, lui embrassant les mains avec frénésie.

Oh ! madame Nunez, ma petite madame Nunez !

MADAME NUNEZ, reculant.

Eh bien ! voulez-vous rester tranquille? quel gamin ! Je ne dirai rien d'abord.

LE BARON, à Gaston.*

Allons, mon avocat, êtes-vous prêt.

GASTON.

A l'autre maintenant! Voilà du monde qui vous arrive. (A madame Nunez.) Son nom ?

LE BARON.

Cela ne fait rien, nous passerons dans mon cabinet. Paul est là.

GASTON.

Comment?

PAUL.

Ne vous gênez pas, je suis là.

LE BARON.

Allons, venez dans mon cabinet.

Il ouvre la porte de droite.

PAUL.

Oui, oui, va dans son cabinet.

GASTON**.

Allons dans son cabinet! (A madame Nunez.) Ah ! vous me le direz. (A part.) Je romprai mon ban. (Au baron.) Allons dans votre cabinet.

PAUL.

C'est cela ! allez ! allez !

Ils sortent. Paul les suit des yeux avec sollicitude et remonte ***.

MADAME NUNEZ, à la baronne.

Quel grand fou ! Ah ! vous l'avez invité?

LA BARONNE.

Ce n'est pas moi, c'est le baron.

* Paul, le baron, Gaston, Mme Nunez.

** Paul, Mme Nunez, Gaston, le baron.

*** Mme Nunez, la baronne.

MADAME NUNEZ.

C'est ce que je voulais dire. Comment le trouvez-vous?

LA BARONNE.

Je le trouve impertinent. Voici madame de Bryas et sa cour.

MADAME NUNEZ.

Casteljac n'est pas loin.

LA BARONNE.

Méchante!

## SCÈNE IX

MADAME NUNEZ, LA BARONNE, PAUL, MADAME DE BRYAS, M. DE CASTELJAC, QUATRE PETITS JEUNES GENS, dont l'un porte le flacon, l'autre l'éventail, etc. *

MADAME DE BRYAS.

Bonsoir, baronne, bonsoir, Pepita, je vous amène mes danseurs, j'en ai deux petits nouveaux. Eh bien! où se cachent-ils?... Ah! les voici : MM. Anatole et Jules de Riquois, ce sont les deux cousins, ils sont gentils, n'est-ce pas?... et devinez... c'est le bouquet... M. de Casteljac.

DE CASTELJAC.

Bonsoir, chère madame, comment êtes-vous, chère madame?

MADAME DE BRYAS.

Oui, ma chère, M. de Casteljac pour votre cotillon, dites que je ne suis pas aimable... Il avait quatre bals cette nuit, figurez-vous, mais j'ai tant fait, tant fait! Il faut que nous soyons à deux heures à l'ambassade... Nous commençons par vous ; oh! on se le dispute! Connaissez-vous les nouvelles figures de son invention?

LA BARONNE.

Pas encore.

* Mme Nunez, la baronne, Mme de Bryas, Casteljac, les jeunes gens.

DE CASTELJAC.

Mon domestique, chère madame, a dû apporter tantôt ici mes accessoires !

LA BARONNE.

Mais, je ne sais !

MADAME DE BRYAS.

C'est qu'il lui faut ses accessoires à lui, vous comprenez ; pas d'accessoires, pas de cotillon. Ah ! vous ne connaissez pas ses nouvelles figures, c'est charmant !

DE CASTELJAC*.

Madame de Bryas est trop indulgente, madame. Pourtant je me flatte d'avoir été cette fois encore assez heureux : il y a la prison de l'amour, les cerceaux enchantés et la tête de bœuf

La musique commence à jouer.

MADAME DE BRYAS.

C'est extrêmement joli, vous verrez cela. Tiens ! c'est une valse... allons, messieurs, ouvrons le bal !... où est mon valseur, ah ! très-bien. Anatole, prenez cela... Jules, vous avez mon flacon... Merci, Arthur !... Monsienr de Casteljac, vous gardez mon bouquet, n'est-ce pas ? (A la baronne.) Il ne danse que le cotillon, lui, c'est sa spécialité.

DE CASTELJAC.

Avec votre permission, chère madame, je vais m'enquérir de mes accessoires.

Il sort et dépose en sortant le bouquet sur le piano, au fond.

MADAME DE BRYAS.

Oh ! c'est un véritable artiste, allons, messieurs ! Vous me trouvez folle, n'est-ce pas ? Que voulez-vous, j'adore la danse... Entre nous j'en suis à mon cinquième bal et à ma troisième nuit, et nous ne sommes qu'à jeudi. Oh ! la valse, la valse surtout, cela me brise, cela me tue, mais je l'adore. Allons, messieurs.

Elle sort par l'angle à droite, ses danseurs sortent derrière elle.

* Mme Nunez, la baronne, Casteljac, Mme de Bryas.

## SCÈNE X

### LES MÊMES, GASTON.*

GASTON, sortant du cabinet à droite.

Ouf!...

PAUL, venant de la gauche, bas à Gaston.

Toi ! c'est toi!... mais, malheureux!

GASTON, de même.

Je me suis évadé, ne t'inquiète pas, ce n'est que pour un instant **... Madame Nunez, ma chère madame Nunez, dites-moi son nom, je vous en supplie.

MADAME NUNEZ.

Encore vous? Vous savez que vous ne saurez rien.

GASTON.

Son nom, son nom, par pitié... J'irai chez vous tous les jeudis, j'épouserai Oliva tous les jours, mais son nom !

PAUL, à Gaston.

Mais veux-tu bien rejoindre le baron, imprudent. Mon oncle va venir... il est là peut-être. Allons, bon! voici l'autre à présent.

## SCÈNE XI

### PAUL, MADAME NUNEZ, GASTON, LE BARON***

LE BARON.

Ah çà! mon cher, que faites-vous donc? Je vous attends, moi...

PAUL.

Va donc, mon ami, va donc.

* Mme Nunez, Paul, Gaston.

** Mme Nunez, Gaston, Paul.

*** Mme Nunez, Gaston, Paul, le baron.

GASTON.

Un instant. (Au baron.) C'est que j'avais soif. (A madame Nunez.) Dites-moi seulement si elle est ici?

MADAME NUNEZ.

Rien du tout.

LE BARON, à Gaston.

Venez dans mon cabinet.

PAUL, à Gaston.

Va dans son cabinet.

GASTON.

Allons dans son cabinet. (A madame Nunez.) Oh ! je ne vous tiens pas quitte.

UN DOMESTIQUE, à Paul.

M. de Bussac.

PAUL, bas à Gaston.

Mon oncle ! (A part.) Emmène-le, mais emmène-le donc ! Trop tard !

## SCÈNE XII

LA BARONNE, PAUL, MADAME NUNEZ, GASTON, LE BARON, M. DE BUSSAC * venant de l'angle à droite.

PAUL, présentant M. de Bussac à la baronne qui vient d'entrer de l'angle à gauche.

Monsieur le comte de Bussac, mon oncle.

DE BUSSAC.

Le grand désir que j'avais de vous être présenté, madame la baronne, fera excuser, je l'espère, ce qu'il y a d'incorrect..

LA BARONNE.

Comment donc, monsieur le comte, ce n'est là qu'une formalité et depuis longtemps on vous connait ici.

* Mme Nunez, Gaston, la baronne, Paul, M de Bussac, le baron.

PAUL.

Hum! hum.

LE BARON, se précipitant.

On vous connaît et on vous aime. L'oncle de ce cher Paul est chez lui dans notre maison.

Madame Nunez remonte.

PAUL, les présentant *.

Hum! hum! monsieur le baron Brunner.

Ils se saluent

GASTON, bas à Paul **.

Calvitie en tonsure, œil vif, barbe en éventail. C'est un ancien viveur... méfie-toi.

PAUL, de même.

Mais emmène donc le mari!

DE BUSSAC.

Voici un aimable accueil, et j'en sais gré à mon neveu qui est fort de vos amis, je le vois.

LE BARON.

Intime, monsieur le comte, intime!

PAUL.

Ah! baron, prenez garde, Gaston va être jaloux.

LE BARON, à Gaston.

Qu'est-ce qu'il dit donc?

Plusieurs invités paraissent au fond.

LA BARONNE, allant à eux.

Vous permettez, monsieur le comte?

DE BUSSAC.

Oh! madame, ne vous occupez pas de moi, je vous en prie.

LE BARON.

Je vous demanderai aussi la permission... une petite affaire...

DE BUSSAC.

Mais, je m'en voudrais, de vous retenir.

PAUL.

Enfin!

* Gaston, la baronne, M. de Bussac, Paul, le baron.

** La baronne, Bussac, le baron, Paul, Gaston.

LE BARON, à de Bussac.

Je vous laisse d'ailleurs avec un autre moi-même.

PAUL.

Un autre... Ah! baron! (A Gaston.) Emmène-le, ou je l'étrangle.

LE BARON.

A tout à l'heure ! Venez, Gaston... Paul, faites les honneurs.

PAUL.

Mais !

LE BARON, en s'en allant.

C'est un autre moi-même.

GASTON.

Ce pauvre Paul !

Le baron et Gaston sortent à droite.

## SCÈNE XIII

### PAUL, M. DE BUSSAC*.

DE BUSSAC.

Eh bien ! mon neveu!

PAUL.

Eh bien ! mon oncle!

DE BUSSAC.

Cela me paraît clair, à moi.

PAUL.

Clair, qu'est-ce qui est clair?

DE BUSSAC.

Je vois ce que c'est. Tu me prends pour un Géronte.

PAUL.

Que voulez-vous dire?

Ils s'asseyent.

DE BUSSAC.

Ne fais donc pas l'enfant ; en venant ici... j'avais mon idée...

* De Bussac, Paul.

Ton baron est... baron, et puis il est étranger, et dans mon temps les barons étrangers... enfin passons... Non, mais en vérité, parce qu'on habite la province et qu'on est vieux, il semble qu'on n'a jamais été jeune... et qu'on a oublié son Paris. Mais de l'antichambre ici, j'ai déjà recueilli mille indices. D'abord, on me demande mon paletot, on ne me demande pas mon nom... Bon. J'entre au salon, bien, beaucoup de femmes, pas de jeunes filles, et trop de jeunes gens, oui trop. Dans une maison irréprochable, tu m'entends bien, il n'y a jamais trop de jeunes gens... il n'y en a même jamais assez... Du moins, c'était comme cela de mon temps. Très-bien. Je demande à un invité de me montrer le maître de céans, il ne le connaît pas, et il te connaît... Ah! ah! que dis-tu de cela?... Enfin un domestique me conduit ici... la femme, une jolie femme, je t'en fais compliment, me reconnaît sans m'avoir jamais vu, et le mari me saute au cou, en t'appelant son cher Paul. Tu es son ami intime, un autre lui-même... Tu fais les honneurs de chez lui... Tu me crois aussi trop rouillé!

Il s'est levé.

PAUL, se levant *.

Mais, mon oncle... écoutez-moi.

DE BUSSAC.

Ne me dis rien, je ne te demande rien, tu mentirais... et tu aurais raison; j'en sortirai bien seul, ne t'inquiète pas; mais, dès à présent, je constate que c'est ici un de ces salons où, sous le voile des convenances, on se cherche et l'on se trouve et l'on se retrouve, où l'intrigue se lie sans éclat, se file sans mystère et se délie sans scandale, une de ces maisons... de facile accès et de fréquentation agréable... où une honnête femme vient sans se compromettre et ne revient pas sans se faire remarquer; un monde qui n'est pas le demi-monde, parce qu'il y a les maris, et qui n'est pas le monde parce qu'il y a les femmes, quelque chose d'hybride... de mitoyen, que le cadastre moral n'a pas classé encore, et qu'on ne peut

* De Bussac, Paul.

désigner que par cette périphrase significative : « Le monde où l'on s'amuse. »

PAUL.

Pourtant, mon oncle !

DE BUSSAC.

Je te dis que c'est une maison où l'on pille la garde-robe pour jouer des charades, et où on lève la jambe après souper. Remontant.) Vois... mais vois donc, le plaisir rit dans tous les yeux, le laisser-aller se trahit dans tous les gestes, la galanterie traîne sur tous les meubles. (Il prend le bouquet de madame de Bryas sur le piano.) Pour peu qu'on ait de flair, on la devine, on la sent, on la respire, on la... Tiens... tiens.

Il ouvre le bouquet et en tire un papier.

PAUL, essayant de le reprendre.

Le bouquet de madame de Bryas, que faites-vous?

DE BUSSAC.

Laisse-donc... (Il lit le billet.) « Demain » Demain... Ah! ah! tu vois, je ne le lui fais pas dire.

PAUL.

Mais, monsieur.

DE BUSSAC.

N'aie donc pas peur, je vais le remettre à la poste. (Cachant le papier dans les fleurs.) Je vois avec plaisir que c'est comme de mon temps (Il met le bouquet sur la cheminée.) et que l'amour n'a pas changé de boîte aux lettres... Eh bien! cela te suffit-il?

PAUL.

Mais enfin! moi.

DE BUSSAC.

Oh! toi, il n'y a qu'à te regarder, tu es sur ton sol... C'est visible.

PAUL.

Sont-ce là des preuves?

DE BUSSAC.

Ce ne sont que des présomptions, j'en conviens; aussi n'es

* Paul, de Bussac.

tu pas condamné, mais tu es fortement prévenu, je ne te le cache pas, et je crois bon de te rappeler ici ce que je t'ai dit là-bas : pas de liaisons scandaleuses qui escomptent la vie, pas d'attachements sérieux qui l'engagent. Sur ce point, mon neveu, tu me trouverais impitoyable... Il s'agit de ma fille entends-tu, et il s'agit de mariage... Or, le mariage demande une âme saine et un cœur libre ou libéré... Que le tien, comme les autres, ait eu de petites défaillances de jeunesse, je le veux, mais qu'il en ait eu de chroniques, halte-là! mon neveu. Le cas échéant, je tiens à m'assurer qu'au moins tu es bien guéri et qu'il n'y a pas de rechutes à craindre.

PAUL.

Oh! je vous jure.

DE BUSSAC*.

Ne me dis rien, je ne te demande rien ; le bon billet que tes serments! En amour c'est le luxe du mensonge. J'en ai bien juré d'autres, moi... oui, moi. Qu'est-ce que tu as à me regarder de cet air ahuri. Est-il insolent! J'ai été aussi jeune que toi, te dis-je, et aussi beau que toi... et plus beau que toi, sans que cela paraisse.

PAUL.

Mais enfin, mon oncle, si vous ne croyez pas ce que l'on vous dit... comment saurez-vous ce que l'on vous cache?

DE BUSSAC.

Comment?... il est manifeste que tu me prends pour une ganache... Comment? tiens! voici venir la baronne. Tu vas le voir.

PAUL.

Mon oncle, qu'allez-vous faire?

DE BUSSAC.

Prendre mes informations, tout simplement.

PAUL.

Mais songez!

DE BUSSAC.

Oh! sous le voile de l'anonyme, je ne suis pas un butor, rassure-toi, et regarde bien son éventail.

* Paul, de Bussac.

PAUL, étonné.

Son éventail!

DE BUSSAC.

Parbleu, t'imagines-tu que je compte sur ses exclamations ou sa rougeur pour trahir son émotion... Mais l'éventail, mon cher, l'éventail, cela dit tout, cela répond à tout, cela se ploie dans le calme, se déploie dans le trouble, ondule dans le bonheur, s'agite dans le dépit, se brise dans la colère. C'est le plus secourable des voiles et le plus indiscret aussi... Du moins c'était comme cela de mon temps... Tu vas voir.

PAUL, à part.

Miséricorde! et moi qui le croyais naïf. (Haut.) Mon oncle!

DE BUSSAC.

Laisse-moi faire.

PAUL, à part.

Maudit homme, il va tout perdre.

## SCÈNE XIV

### MONSIEUR DE BUSSAC, PAUL, LA BARONNE, MADAME NUNEZ, MADAME DE BRYAS*.

MADAME DE BRYAS, se laissant tomber sur un fauteuil.

Je n'en puis plus, je suis brisée! ah! Pépita, vous ai-je dit bonsoir, je crois qu'oui, je ne sais plus, je suis si étourdie.

PAUL, à son oncle.

Elle n'est pas seule, mon oncle!

DE BUSSAC, de même.

Cela ne m'embarrasse pas :

MADAME DE BRYAS, à madame Nunez.

Le colonel va bien?

MADAME NUNEZ.

Merci, il va venir, je suis même étonnée qu'il ne soit pas là... oh! depuis quelque temps il se néglige fort.

Elle s'assied sur le canapé.

* De Bussac, Paul.

MADAME DE BRYAS, à la baronne.

Ma chère, votre bal, est charmant.

LA BARONNE.

Je crains que ces messieurs ne soient pas de votre avis.

DE BUSSAC.

Et pourquoi cela, madame?

LA BARONNE, s'asseyant sur une chaise avancée par de Bussac.

C'est que vous vous tenez là isolés.

DE BUSSAC.

Mon Dieu, madame la baronne, je parlais à mon neveu d'une petite comédie intime qui se joue dans vos salons ce soir, à votre insu, je pense.

LA BARONNE, regardant Paul.

Une comédie. ?

MADAME DE BRYAS.

Oh! mais racontez-nous donc cela. C'est charmant!

DE BUSSAC.

Bien volontiers.

PAUL.

Mais, mon oncle, à quoi bon? cela n'a aucun intérêt, mesdames, je vous l'affirme.

LA BARONNE.

Permettez-nous d'en être juges.

PAUL, bas à son oncle.

Mon oncle, prenez garde!

DE BUSSAC, de même.

Regarde bien son éventail.

Toutes les trois sont assises en cercle, face au public. M. de Bussac à droite, Paul à côté de lui.

LA BARONNE, à part, regardant Paul.

Comme il est troublé! qu'est-ce que cela veut dire?

MADAME NUNEZ.

Nous écoutons!

MADAME DE BRYAS.

Et faites vite, à cause du cotillon.

* Mme de Bryas, Mme Nunez, la baronne, de Bussac, Paul

DE BUSSAC.

Donc, et sans préambule... m'y voici. Il s'agit d'un jeune homme.

LA BARONNE.

Pardon, nous le connaissons?

DE BUSSAC, se tournant vers elle.

Beaucoup. (Paul fait un geste.) Les unes ou les autres, les unes et les autres, peut-être, je n'en sais rien, mais je le suppose, puisqu'il est ici.

Paul le pousse.

LA BARONNE.

Il est ici.

DE BUSSAC.

Il y est ou il y sera, le fait est qu'il y vient... Or, ledit jeune homme est en ce moment fort perplexe : honoré des bontés d'une dame, aussi charmante que (Paul le pousse.) pas une de vous, mesdames, l'ingrat n'aime plus, pour mieux dire, il aime autre part... Bref, il est sur le point de se marier.

LA BARONNE, agite précipitamment son éventail.

Ah!

BUSSAC, à Paul.

Ça y est.

PAUL, de même.

C'est un hasard.

BUSSAC, de même

C'est infaillible.

Il remonte. Pendant la fin de la scène la baronne continue à tenir Paul embarrassé sous son regard.

MADAME DE BRYAS.

Alors, il va se marier, ce pauvre jeune homme?

DE BUSSAC, se tournant vers elle*.

Oui, madame. Jusqu'ici rien que d'ordinaire, n'est-il pas vrai? mais voici, où le drame commence; le trop heureux malheureux, n'a eu ni l'adresse de rompre, ni le courage de

* Mme de Bryas, Mme Nunez, de Bussac, la baronne, Paul.

parler, si bien que la dame ignore le premier mot de sa trahison.

MADAME DE BRYAS.

En effet, ceci est assez piquant.

DE BUSSAC.

Charmant garçon, d'ailleurs, élégant, spirituel. (Bas à Paul qui a remonté.) Plains-toi donc! (Riant) joli cavalier*...

MADAME DE BRYAS.

Joli cavalier?

DE BUSSAC.

Sportman accompli, et danseur...

MADAME DE BRYAS.

Ah! c'est un danseur!

DE BUSSAC.

Émérite, oui, madame, et fort recherché du monde où il ne compte plus ses succès.

MADAME DE BRYAS.

Ah!

Elle agite son éventail.

DE BUSSAC, à part.

Tiens!

PAUL, bas à son oncle.

Mon oncle!

DE BUSSAC, même jeu.

C'est un hasard.

MADAME NUNEZ

Une seule question... Ce jeune homme est... un jeune homme?

DE BUSSAC, se tournant vers elle.

Oh! madame, c'est un homme jeune.

MADAME NUNEZ.

Ah! vraiment... et pourquoi n'a-t-il pas parlé?

DE BUSSAC.

La seule excuse à son silence (son ingratitude n'en a pas) c'est qu'il ne s'agit point d'un de ces amours éphémères qui

* Mme de Bryas. Mme Nunez, la baronne, Bussac, Paul.

se nouent dans un sourire et se dénouent dans une larme, mais d'une liaison ancienne et sérieuse, de celles que la passion fonde et que le temps affermit.

MADAME NUNEZ.

Ah!

Elle agite précipitamment son éventail.

DE BUSSAC, à part.

Ah!

PAUL, de même.

Ah! sauvé!

La musique commence à se faire entendre.

MADAME NUNEZ, se levant.

Mais enfin, si vous ne connaissez ce monsieur que vaguement, vous connaissez mieux cette dame peut-être?

LA BARONNE, se levant ainsi que madame de Bryas.

Oui... oui, quelle est cette dame *?

Toutes trois agitent fiévreusement leurs éventails.

LA BARONNE.

Mariée?

MADAME NUNEZ.

Veuve?

MADAME DE BRYAS.

Séparée?

DE BUSSAC, les regardant.

Mon Dieu, mesdames, je vous avoue que je n'en sais rien encore.

TOUTES.

Ah!

M. DE BUSSAC.

Mais je le saurai. (Regardant Paul qui sourit.) Je vous assure que je le saurai.

* Mme Nunez, la baronne, Mme de Bryas, Casteljac, Bussac, Paul.

## SCÈNE XV

LES MÊMES, CASTELJAC, entrant tout effaré *.

CASTELJAC.

Mesdames, madame de Bryas... chère madame, mais vous n'y songez pas, le cotillon commence, qu'attendez-vous? on vous cherche, on vous appelle! en vérité, je ne sais plus où j'en suis!

MADAME DE BRYAS, lui prenant le bras.

Il faut que je vous parle, à vous! Venez, mais venez donc!

CASTELJAC, qu'elle entraîne.

Mesdames, mesdames, vous nous suivez, n'est-ce pas?...

MADAME NUNEZ.

Où peut être le colonel?

Elle sort

LA BARONNE, après avoir regardé Paul.

Je m'en doutais.

Elle sort.

## SCÈNE XVI

M. DE BUSSAC, PAUL *

PAUL, triomphant.

Eh bien! mon oncle?

DE BUSSAC.

Eh bien! mon neveu? (Avec colère.) Est-ce que je pouvais me douter que toutes les trois... Mais ne triomphe pas si vite... le mari me reste.

PAUL.

Est-ce que vous voudriez?

## SCÈNE XVII

### M. DE BUSSAC, PAUL, LE BARON*.

LE BARON.

Ah çà ! vous n'avez pas vu de Véret... par ici?

PAUL.

Le baron.

LE BARON.

Il a une soif horrible, ce garçon-là, il va boire toutes les cinq minutes, il sort par toutes les portes; où est-il encore ?

DE BUSSAC, lui prenant le bras.

Nous allons le chercher ensemble, si vous le permettez ?

PAUL.

Oui, cherchons-le ensemble. (A part.) Je ne les quitte pas.

La musique s'arrête.

## SCÈNE XVIII

### M. DE BUSSAC, LE BARON, PAUL, CASTELJAC.**

CASTELJAC, arrêtant Paul.

Oh ! monsieur de Bussac, vite... vite ! il me manque un danseur, toutes ces dames attendent. Un peu de patience, mesdames, je vous en supplie ! Au moment où l'on commençait. Ah ! mon Dieu, quelle fatalité!

PAUL.

Mais !...

CASTELJAC.

Vous ne pouvez me refuser cela

PAUL, s'échauffant.

Ah ! monsieur !

* Paul, Bussac, le baron.
** Paul, Casteljac, Bussac, le baron.

CASTELJAC, de même.

Ah! monsieur, le bal est suspendu! c'est un service personnel, songez à ma responsabilité. Voilà un cotillon compromis! je suis dans une position déplorable!

DE BUSSAC.

Mais va donc, Paul.

LE BARON.

Mais allez donc, Paul.

CASTELJAC, même jeu.

Venez... venez... le voilà, mesdames, le voilà.

LES DAMES, à la cantonade.

Ah!

La musique recommence.

PAUL, qu'on entraîne au fond, à gauche.

Le baron va parler... je suis perdu.

DE BUSSAC, à part et sortant avec le baron par le fond à droite.

A nous deux maintenant!

## SCÈNE XIX

### GASTON et LA BARONNE.

Ils entrent en valsant du côté opposé à celui par lequel le baron et M. de Bussac viennent de sortir.

LA BARONNE, en riant.

Mais, monsieur de Véret, où m'emmenez-vous? que faites-vous? C'est de la démence!

GASTON, toujours valsant.

Sauvez-moi, madame, sauvez-moi! Le baron! je viens de le voir! Il me poursuit, son mémoire à la main.

LA BARONNE, s'arrêtant*.

Ah! monsieur.

GASTON, suppliant.

Ah! madame, vous ne voudriez pas me condamner au procès

* Gaston, la baronne.

Rédeville à perpétuité. Restons là un moment, je vous en supplie, rien qu'un moment... le temps de le perdre.

LA BARONNE, s'asseyant sur le canapé.

Un moment, soit! Mais, en vérité, vous êtes bien le plus grand fou!

GASTON.

Alors, vous non plus, vous ne voulez pas me dire son nom?

LA BARONNE.

Mais, encore une fois!

GASTON.

Il ne se peut pas que madame Nunez ne vous l'ait confié sous le sceau du secret. Confiez-le moi... sous le même sceau, soyez bonne!

LA BARONNE.

Mais enfin qu'est-ce que cette éternelle histoire de domino bleu?

GASTON.

Vous n'en savez rien!... Est-il possible!... En deux mots, la voici.

LA BARONNE.

Mais...

GASTON.

Oh! madame, il n'y a rien que je ne puisse dire... malheureusement... (Il s'assied sur le canapé et se relève avec terreur.) Ah!

LA BARONNE.

Qu'avez-vous?

GASTON, se rasseyant.

J'ai cru que c'était votre mari; c'est qu'il est réellement terrible... Voici cette histoire : C'était au bal de l'Opéra, il y a un mois, dans la loge quarante-sept. J'attendais une... un... enfin un domino bleu. Elle ne venait pas... J'ouvre la porte et je l'aperçois dans le couloir... c'est-à-dire j'aperçois un domino bleu... je lui prends le bras, elle se récrie.— « Que faites-vous, monsieur? — Tu le vois bien, madame. — Je ne vous connais pas, monsieur.—Ne dis donc pas de bêt...» (Oh! pardon pardon!) Là-dessus il vient une poussée de masques, la porte

se referme et nous voilà dans la loge. Et le dialogue recommence.—« Ouvrez-moi?.. —Pas du tout! — Que me voulez-vous? — Tu le sais bien... — Pour qui me prenez-vous? — Pour moi! — C'est indigne! — C'est ridicule! — Je vous dis que vous vous trompez! — Ah! je me trompe, alors vous êtes une femme du monde? — Non! non. — Ah! tu n'es pas une femme du monde?—Si... si.» Le fait est que je me trompais, c'était une femme du monde! Et elle voulait fuir et elle tremblait, et elle était ravissante. Je la retiens, je la rassure, je lui dis mille choses. Je ne sais plus quoi, je lui dis mon nom... Oh! elle le connaît, j'en suis certain, car elle a tressailli en l'entendant. Elle voulait toujours s'en aller, je persiste, elle insiste, je lui prends la main... Oh! madame, une main patricienne et amoureuse, fine et fluide, faite pour les rapides étreintes et les longs baisers, une main... une main... comme la vôtre.

Il lui prend la main.

LA BARONNE, offensée.

Monsieur!

GASTON.

Vous gantez six, n'est ce pas, madame!

LA BARONNE, riant et se levant.

Quel enfant vous êtes! Et puis?

GASTON, se levant.

Tenez, madame, vous n'allez pas me croire, eh bien! je vous jure qu'en ce moment j'aimais cette femme.

LA BARONNE.

Vraiment! Comme cela, tout de suite?

GASTON.

Oh! ne raillez pas! Au fond de la loge de soie moelleuse et close, dans cette atmosphère chaude de toutes les ivresses et sous un jour mystérieux, nous étions seuls... la musique arrivait à nous en effluves caressantes avec les échos adoucis des joies extérieures; j'étais assis près d'elle, si près d'elle, que je respirais le parfum de sa chevelure et que son cœur heurtait mon cœur, je tenais sa main dans la mienne et je sentais mon âme me monter aux lèvres.

LA BARONNE*.

Très-joli ! Et qu'est-ce que vous lui disiez comme cela ?

GASTON.

Je lui disais : Tu es jeune, je le vois, tu es belle, je le sens, je ne sais pas ton nom, que m'importe ! Tu t'appelles l'inconnue, tu es le hasard doux et furtif, dans une heure, tu seras le souvenir charmant, tu t'en iras comme tu es venue, mais pas encore, reste. Je ne te demande ni un baiser ni une parole, laisse-moi te dire que je t'aime, laisse-moi croire que tu m'aimes et de cette ombre d'amour faisons une ombre de bonheur. — Et pendant que je parlais ainsi, je voyais mourir, et renaître à travers la noire dentelle, la flamme noire de ses yeux, et sous le velours de son masque les vagues blancheurs de son sourire.

LA BARONNE.

Eh ! mais, je ne vous savais pas poëte, monsieur de Véret !

GASTON.

Eh ! madame, tout le monde est poëte. N'en croyez là-dessus ni la raillerie ni le rire. Si souvent la raillerie n'est que l'envers de la foi et le rire que la pudeur des larmes !

LA BARONNE.

Bon ! c'était quelque actrice de vos amies. Et puis?

GASTON.

Oh ! madame, ne dites pas cela, vous me désolez.

LA BARONNE.

Et puis?

GASTON.

Enfin !

LA BARONNE.

Oh ! je ne tiens pas à connaître la fin.

GASTON, secouant la tête.

Eh bien ! non, madame ! Enfin l'autre est arrivée, l'autre, le domino bleu, le vrai. Elle est tombée là comme une pierre dans l'azur d'un lac et m'a fait une scène affreuse, l'inconnue s'est envolée pendant ce temps, voilà tout ! Et c'est pourquoi

* La baronne, Gaston.

vous me voyez pourchassant l'aventure. Depuis un mois je caracole à toutes les courses, je danse à tous les bals, je baille à tous les spectacles, à tous... Il faut que je l'aime bien, allez!... Ce qui me console, c'est que si, je me souviens, elle n'a pas oublié non plus, elle! Oh! cela, j'en réponds, je l'affirme. Je le jurerais sur la tête de bœuf de M. de Casteljac. — A quoi pensez-vous en souriant ainsi?

LA BARONNE.

Je pense qu'elle serait à plaindre, celle qui vous prendrait au sérieux.

GASTON, avec force.

C'est moi qui ne la plaindrais pas, par exemple!

LA BARONNE.

Aimez-vous comme cela tous les jours, ou les dimanches seulement?

GASTON.

Oh! madame, quand on aime, c'est tous les jours fête.

LA BARONNE.

Je vous engage à rester sur ce mot-là, votre poésie est doublée d'une telle prose; mais le bal va finir, rentrons...

GASTON.

Je vous ennuie?

LA BARONNE.

Mais enfin, elle est peut-être laide?

GASTON.

Impossible!

LA BARONNE.

Vieille!

GASTON.

Oh! bien conservée, alors! Non! non, excusez-moi. En vérité, quand je parle d'elle, je ne sais plus ce que je dis.

LA BARONNE.

En tout cas, elle a raison de s'en tenir là, si elle est coquette. Toute réalité est une désillusion. Je ne sache pas de femme, si parfaite qu'elle soit, qui puisse lutter avec l'inconnue.

GASTON.

Ah! madame, j'en sais au moins une.

LA BARONNE.

Monsieur de Véret !

GASTON.

Excusez ma brutalité !... O Dieu ! quel misérable ingrat que le cœur ! Dire qu'il ne m'a pas une fois crié : C'est elle ! et qu'elle a passé près de moi peut-être, et qu'elle est peut-être ici, que je l'ai vue, et qu'elle m'a vu, qu'elle m'a parlé !... Ah ! vous riez, vous la connaissez !

LA BARONNE.

C'est une plaisanterie.

GASTON.

Vous la connaissez ! à présent j'en suis sûr ! Oh ! madame, dites-moi qui elle est, par pitié... tenez, je vous le demande à genoux !

Il met un genou en terre devant elle.

LA BARONNE.

Ceci n'est plus plaisant, monsieur de Véret !

GASTON, la retenant.

Mais c'est très-sérieux. A genoux ! à genoux. Je ne me relève plus que vous n'ayez parlé..

M. de Bussac et le baron paraissent au fond.

LA BARONNE.

Mon mari !

GASTON, se relevant précipitamment.

Et son mémoire !... Ah ! madame, fuyons, fuyons !

Il la prend dans ses bras et l'entraîne dans le mouvement de la valse.

LA BARONNE, riant.

J'en suis pour ce que j'ai dit : Vous êtes fou !...

Il sortent en valsant par la droite au fond.

## SCÈNE XX

### LE BARON, M. DE BUSSAC.

DE BUSSAC, stupéfait suivant le couple des yeux.

Ah ! mais je n'y suis plus du tout alors. Tiens, tiens, tiens!

LE BARON, *accablé.*

Est-il possible qu'il se marie en province et qu'il ne m'en ait pas prévenu?

DE BUSSAC.

Que voulez-vous, il aura craint de vous affliger par la nouvelle de cette séparation.

LE BARON.

Et il a eu tort! C'est un manque de formes inouï!... Un ami de quatre ans! pour qui je n'avais rien de caché.

DE BUSSAC

Rien?... Je ne vous savais pas si liés!

LE BARON.

Rien, monsieur! Je suis blessé! je suis froissé, je suis véritablement froissé, mettez-vous à ma place.

DE BUSSAC

Permettez...

LE BARON.

Encore, s'il se mariait dans des conditions ordinaires et qu'il pût continuer à nous voir comme par le passé?

DE BUSSAC.

Voilà la question. Continuera-t-il comme par le passé?

LE BARON.

Eh non, à coup sûr. En province! Il s'établit en province, il nous quitte pour toujours peut-être et il ne m'en souffle pas mot. Je vous avoue que je lui en veux furieusement et je ne le cacherai pas, le cas échéant. Je n'aime pas les ingrats.

DE BUSSAC, *à part.*

Il a des mots superbes

LE BARON.

Et quel moment choisit-il! Celui où les embarras de mon procès redoublent et où je n'ai jamais tant eu besoin d'un second

DE BUSSAC, *à part.*

Un second bien, mais un troisième...

LE BARON.

Notez que la baronne ne sait rien et qu'elle danse là-bas, sans concevoir le moindre soupçon; comment va-t-elle pren-

dre cela ? Je m'en doute et votre neveu va passer un joli quart d'heure.

DE BUSSAC, à part.

C'est à dire que j'en ai beaucoup vu dans mon temps, mais jamais un comme celui-là.

## SCÈNE XXI

### LE BARON, PAUL, DE BUSSAC.

PAUL.

Enfin ! ce maudit bal est terminé ! Pourvu que j'arrive à temps !

LE BARON.

C'est lui ! Monsieur de Bussac, deux mots ?

PAUL, étonné,

Monsieur de Bussac ?...

LE BARON.

Et croyez qu'il faut, monsieur, pour vous parler comme je vais le faire, que les circonstances m'y sollicitent singulièrement

PAUL.

Je... je ne vous entends pas... monsieur le baron.

LE BARON.

Je vais me faire entendre, monsieur. Malgré une intimité constante et déjà ancienne...

DE BUSSAC, insistant.

Et déjà ancienne...

PAUL.

Mais...

LE BARON.

En dépit d'une amitié qui, de mon côté seulement, je m'en aperçois trop tard, allait jusqu'à la confiance la plus absolue... vous me trompiez.

PAUL

Monsieur !

LE BARON.

Je sais tout!...

PAUL, bas à M. de Bussac.

Il sait tout, mon oncle.

DE BUSSAC, de même.

Et moi aussi, mon neveu!

LE BARON.

Peut-être aurais-je quelque raison d'être au moins... étonné d'en tenir la nouvelle d'un autre que de vous..

PAUL.

Hein?...

LE BARON.

Mais, je ne veux me souvenir que des liens qui nous ont si longtemps unis et, malgré ce que tant d'autres regarderaient comme une offense grave, ne voir là qu'un fait banal, qu'un oubli trop fréquent des premiers devoirs de l'amitié et qu'une preuve de plus de l'humaine ingratitude.

PAUL.

Monsieur... (A part.) Ah! mon Dieu!

LE BARON, souriant.

Permettez-moi donc de vous féliciter...

PAUL, abasourdi.

De me féliciter...

DE BUSSAC, au baron.

Vous l'écrasez!

LE BARON.

De vous féliciter, dis-je, à propos de cet heureux événement, et de former les vœux les plus sincères pour votre bonheur avec celle que vous avez choisie.

PAUL, stupéfait.

Avec celle...

LE BARON.

Oh! la dissimulation est inutile, M. le comte m'a tout dit, vous allez vous marier.

PAUL, bas à M. de Bussac.

Ah! mon oncle.

DE BUSSAC, de même.

Eh bien! cela y est-il, cette fois?

LE BARON*.

Vous allez vous marier et voici comme je l'apprends, monsieur. (S'attendrissant.) Voyons, Paul, que vous avions-nous fait? Qu'aviez-vous à nous reprocher? Dites-le?

DE BUSSAC.

Oui, dis-le! dis-le!

LE BARON, allant à lui.

Ah! Paul!

PAUL, lui tournant le dos avec colère.

Eh! monsieur.

LE BARON, dignement.

Comme il vous plaira, monsieur. Malgré tout, je vous souhaite sans rancune une union en tout semblable à la mienne.

M. DE BUSSAC.

Bien!

LE BARON.

Et, dans le cours de votre vie, des amis qui soient toujours ce que vous avez été pour moi.

DE BUSSAC.

Très-bien!

LE BARON.

Avec plus de confiance peut-être et de fidélité.

DE BUSSAC.

Oh! pour le coup, c'est trop, baron, c'est vraiment trop; vous l'accablez, ce jeune homme! Après tout, ce mariage n'est pas encore fait. Il y a même beaucoup de chances pour qu'il ne se fasse pas.

LE BARON.

N'importe! (Apercevant Gaston et courant à lui.) Ah! Gaston.

## SCÈNE XXII

LES MÊMES, GASTON*.

GASTON

Pincé!

* Paul, Bussac, le baron.

* Paul, le baron, Gaston, Bussac

LE BARON.

Ah ! mon ami, mon véritable ami, venez, venez, j'en ai de belles à vous apprendre.

DE BUSSAC, à part, regardant à gauche.

Çà, c'est au moins un candidat.

GASTON.

Mais, baron, tout le monde s'en va, et je m'en vais, moi !.

LE BARON, le retenant.

Un moment !

GASTON, lui montrant le salon désert.

Mais regardez donc ! vos invités sont tous partis, madame Nunez avec mon secret, et M. de Casteljac avec madame de Bryas et tous ses accessoires.

LE BARON.

Venez dans mon cabinet.

GASTON.

Dans votre cabinet... ah !...

LE BARON.

Je vous fais juge du procédé !

GASTON, emmené de force.

Il va me faire apporter un matelas dans sa chambre, c'est sûr.

Ils sortent.

## SCÈNE XXIII

### PAUL, M. DE BUSSAC.

PAUL, désespéré

Mon oncle, je ne vous cacherai rien !

DE BUSSAC.

Parbleu ! Maintenant que je sais tout, et peut-être même davantage. Ah ! mon gaillard, tu me prenais pour un ancêtre du musée Campana, il paraît !...

PAUL.

Mais, écoutez-moi, je vous en conjure, cette liaison n'es

pas un lien ! il n'y a là ni attachement, ni habitude, rien à craindre pour l'avenir.

DE BUSSAC.

A démontrer, cela !

PAUL.

C'est votre arrivée qui m'a surpris! j'allais rompre avec la baronne, car je ne l'aime pas et elle ne m aime pas, je vous jure qu'elle ne m'aime pas !

DE BUSSAC, à part.

C'est peut-être plus vrai qu'il ne le croit.

PAUL.

Et je vous le prouverai. Oh ! je vous le prouverai Laissez-moi le temps de lui parler, de la voir, de lui dire... Tenez! donnez-moi cinq minutes, mon oncle ! cinq minutes, mon bon oncle, vous ne pouvez pas me refuser cela!

DE BUSSAC.

Tu veux liquider? soit! je te les donne, pendant ce temps-là je fais faire ma contre-enquête.

PAUL.

Comment?

DE BUSSAC.

Ceci, me regarde. Et sois sans crainte, je saurai à quoi m'en tenir dans un instant.

PAUL.

Mon oncle !

DE BUSSAC, sortant.

Cinq minutes !

## SCÈNE XXIV

PAUL, seul, très-agité, puis LA BARONNE.

PAUL.

Cette fois, il n'y a plus à hésiter, je vais à elle ! j'ouvre le bracelet !... Elle se récrie, je lui dis tout! je me jette à ses pieds, je la prie, je la supplie!... La voilà!... pourvu qu'elle ne m'aime plus, mon Dieu ! *

* La baronne, Paul

LA BARONNE; elle a une sortie de bal.

Encore là, mon ami, je vous croyais parti avec tout le monde.

Les domestiques ferment les portes et le store.

PAUL, à part.

Je ne puis pourtant pas, comme cela, de but en blanc...

LA BARONNE, se jetant sur le canapé.

Ah! je suis fatiguée!

PAUL, à part.

Enveloppée ainsi, c'est encore plus difficile!

Il passe derrière.

LA BARONNE *.

Qu'avez-vous donc à tourner autour de moi?

PAUL.

Moi! je tourne autour de vous? Est-ce que je tourne autour de vous? (A part.) Est-il au bras droit ou au bras gauche?... je ne sais plus...

LA BARONNE.

Autour de je ne sais qui ou quoi, mais vous tournez positivement. Vous avez quelque chose à me dire?

PAUL, galamment.

Mais, baronne; madame, on a toujours quelque chose à vous dire!...

LA BARONNE.

Alors, asseyez-vous et faites vite, je tombe de sommeil.

Elle renverse sa tête comme pour dormir.

PAUL, à part.

Je crois qu'il est au bras droit. (Il s'assied à sa droite.) Tenez, faut-il vous parler franchement?

Il essaye de lui prendre la main.

LA BARONNE.

Une fois n'est pas coutume.

PAUL.

Vous savez qu'on ne doit la vérité ni aux rois ni aux femmes

* La baronne. Paul.

LA BARONNE.

Il faut donc qu'ils la devinent.

PAUL, lui prenant la main.

Promettez-moi de ne point vous courroucer, promettez-le-moi, je vous en prie. (A part.) Je crois que je le sens!...

LA BARONNE, levant le bras droit.

Ce sont les coupables qui se courroucent, or je suis sans peur et sans reproches... moi...

PAUL, à part, se levant.

Tiens! je me suis trompé. C'est au bras gauche.

LA BARONNE.

Et vous?...

PAUL, il passe à sa gauche, tout en parlant.

Moi de même, je vous l'affirme, et dans tout ceci, il n'y a qu'un coupable! C'est le temps.

LA BARONNE, bâillant légèrement.

Voilà que vous recommencez à tourner.

PAUL.

Je m'assieds, madame, je m'assieds! (Il s'assied à sa gauche*) Hélas! oui, madame, c'est le temps, ce semeur d'oubli, dont l'éternité est faite de nos inconstances et de nos adieux... (A part.) Où cache-t-elle son bras? (Haut.) Le temps jaloux qui ne veut pas que le bonheur s'arrête et qui déjà dans l'espérance fait germer le souvenir. (A part.) Mais elle s'endort.

Il se penche sur elle.

LA BARONNE, ouvrant les yeux.

Le souvenir, allez, allez, je vous entends.

PAUL, se rasseyant brusquement.

Eh bien! pourquoi prolonger jusqu'à la dissimulation la fausse pudeur du silence, et quand on a le courage de l'indifférence, n'avoir pas l'audace de la franchise!... (A part.) Cette fois elle dort. (Il se met en devoir de lui enlever doucement sa sortie de bal. Il s'est levé.) Allez, madame, il ne faut pas le haïr, mais le plaindre, celui des deux qui le premier dégage la vérité de son voile transparent... (A part.) Ouf, le cœur me bat! (Haut.) et

* Paul, la baronne.

non moins triste que l'autre, mais plus résigné... (A part.) Mon Dieu! qu'est-ce qui va arriver? (Haut.) Mais plus résigné, ose enfin lui dire... (Il a enlevé la sortie de bal : le bras de la baronne apparaît veuf d'ornement.) Ah! il n'y est plus!

LA BARONNE, éclatant de rire.

Ah! ah! ah! (Lui montrant le bracelet qu'elle tient dans la main.) C'est cela que vous cherchez?

PAUL, stupéfait.

Eh quoi! baronne... vous aussi, et moi qui... (Il éclate de rire à l'unisson.) Ah! ah! ah!

LA BARONNE, redevenant grave et se levant.

Quand vous mariez-vous, monsieur de Bussac?

PAUL, interdit.

Quand... je... madame!...

LA BARONNE.

Vous ne voulez pas me le dire, je vais le demander à votre oncle en ce cas...

PAUL.

A mon oncle! qu'allez-vous faire?

LA BARONNE.

Avouez que les représailles sont légitimes.

PAUL, se jetant à genoux).

Madame!... je vous en supplie... (M. de Bussac paraît au fond. Paul se relevant précipitamment.) Ah!...

## SCÈNE XXV

LA BARONNE, PAUL, M DE BUSSAC, et un peu après lui, LE BARON, GASTON, sortant du cabinet à droite

DE BUSSAC, ébahi.

Ah çà! mais c'est donc chacun à son tour. (A son neveu.) Voilà comme tu romps, toi!...

PAUL.

Mon oncle!

LA BARONNE, prenant à part M. de Bussac.

Un mot, je vous prie, monsieur le comte.

PAUL.

Elle m'aimait encore ! cette fois, je suis perdu !

Il s'assied, accablé.

GASTON, entrant, au baron qui le retient.

Adieu, baron, adieu ! (A part.) Il est très-aimant cet homme-là, il est trop aimant !

LE BARON.

Je vous reverrai bientôt, n'est-ce pas, mon cher ami !

GASTON.

Bientôt, oui, bientôt !

LE BARON.

Nous avons à causer, ne l'oubliez pas !

GASTON, à part.

Oh ! oui, le procès Rédeville, merci !

PAUL, regardant la baronne et son oncle qui causent ensemble.

Ils parlent de moi, mon oncle sourit, c'est bien cela... plus d'espoir !

GASTON, au comte.

Vous m'attendez, n'est-ce pas, monsieur de Bussac, nous partons ensemble? (Au baron.) allons, adieu !

LE BARON, le retenant par la main.

C'est-à-dire au revoir !

GASTON*, s'échappant. (Monsieur de Bussac a quitté la baronne et vient écouter l'entretien de Gaston et du baron).

Au revoir! au revoir! (A part.) mais c'est un lierre ! (Il revient sur ses pas.) Ah ! j'y pense ! au fait, en désespoir de cause... lui pourra me dire peut-être... Baron?

LE BARON.

Mon ami !

GASTON.

Vous ne connaîtriez pas d'aventure une dame, qui s'est égarée il y a un mois, au bal de l'Opéra, en domino bleu !

LE BARON.

Il y a un mois?

* La baronne, Bussac, le baron, Gaston, Paul.

GASTON.

Oui!

LE BARON.

En domino bleu? mais parfaitement!

GASTON.

Vous la connaissez?

LE BARON.

Parbleu! c'est ma femme!

GASTON, stupéfait.

C'est!.. comment!.. c'est... (Lui reprenant le bras brusquement.) Allons dans votre cabinet!

LE BARON *.

Merci, mon ami, merci, mais il est trop tard, demain, si vous pouvez venir.

GASTON.

Si je!.. mais demain, mais après-demain, mais tous les jours.

LE BARON, ému.

Tenez, Gaston, vous êtes un charmant garçon. Ah! pourquoi ne vous ai-je pas connu plus tôt?

GASTON.

Et moi donc! (Ils se serrent la main.) Ah! c'était elle! (A M. de Bussac, qui est derrière lui.) C'était sa femme! comprenez-vous?

DE BUSSAC.

Parfaitement! (Allant à Paul, qui s'est assis accablé à l'écart.) Eh bien! mon neveu?

PAUL

Eh bien! mon oncle, je suis désespéré, faites ce qu'il vous plaira!.

DE BUSSAC.

Eh bien! mon ami, je te donne la main de ma fille!

PAUL.

Se peut-il?

* La baronne, le baron, Gaston, Bussac, Paul.

DE BUSSAC, haussant les épaules et lui montrant le groupe du baron, de la baronne et de Gaston.

Mais regarde donc?

LE BARON, la main de Gaston dans la sienne.

Ah! Gaston! laissez-moi vous appeler Gaston dorénavant! on est heureux, quand on perd un ami comme lui, d'en retrouver un comme vous.

PAUL.

Ah! je comprends!

M. DE BUSSAC.

Il a la bosse de l'amitié, cet homme-là!..

FIN.

Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2.

